

La «Grande mer» dans l'Ancien Testament: de la géographie au symbole

Bernard RENAUD

Dans son ouvrage magistral sur l'eau dans la Bible, Ph. Reymond déclare à propos de la mer: «Le sujet est vaste comme la chose elle-même, si vaste qu'on n'en discerne pas les limites. A mesure que l'on avance, le but recule comme l'horizon marin; de telle sorte qu'une étude exhaustive sur le sujet est voué à l'immobilisme apparent d'un bateau à rames sur l'Océan, et le chercheur lui-même condamné à la noyade».¹

Rassurez-vous. Je n'ai pas l'intention de vous entraîner dans mon naufrage. Du reste, s'il est vrai, comme le dit Ph. Reymond, que le sujet est vaste comme la mer elle-même, l'aspect particulier, sous lequel nous allons l'examiner, l'analyse de la «grande mer», de la Méditerranée dans l'Ancien Testament, est plutôt, lui, fort restreint. Et ce n'est pas le moindre paradoxe de ce congrès, que de l'organiser autour d'un thème dont la Bible vétérotestamentaire parle, à vrai dire, fort peu. Sans doute —et cela suffit à justifier le sujet retenu—, s'agit-il, dans notre réflexion, d'évaluer les rapports entre la culture des pays qui bordent la Méditerranée avec celle de la Bible. A ce titre, il est exact que la Méditerranée fait partie de l'univers de représentation israélite, et sous cet angle culturel, le choix des organisateurs du congrès s'avère fort judicieux. Il n'empêche, le fait est là: l'Ancien Testament parle peu, fort peu de la mer Méditerranée elle-même comme lieu géographique. En revanche sa portée symbolique est largement explicitée. On peut s'interroger, il est vrai: dans ce cadre symbolique, s'agit-il toujours de la Méditerranée, car la Bible parle d'autres espaces marins, comme la Mer Morte qu'elle appelle «Mer du sel» (Gen 14,3; Jos 12,4), «Mer de la Araba (ou de la steppe)» (Dt 3,17; Jos 12,3), «la Mer Orientale»

1. Ph. REYMOND, *L'eau, sa vie et sa signification dans l'Ancien Testament* (VTS VI; Leiden 1956) 163.

(Ez 47,18, ou simplement «la Mer» (*hayyam*, Ez 47,8). Quant à la «mer des Roseaux (ou des joncs)», *yam sôph*, elle peut désigner soit la Mer de l'Exode (Ex 14), soit le golfe d'Aqaba (Ex 23,31; Nb 14,25; 1 R 9,26). Il convient de mentionner encore «la Mer de Kinnéreth» (Nb 34,11; Jos 13,27), appelé aussi «Mer de Kinnéroth» (Jos 12,3); c'est notre Lac de Génésareth évangélique ou Mer de Tibériade. On le voit, en l'absence de toute précision, il ne sera pas toujours facile d'identifier de quelle mer il s'agit. Risquons cependant les réflexions suivantes:

I. La Méditerranée comme lieu géographique

Les désignations

La Méditerranée reçoit des noms variés: simplement «la mer (*hayyam*)» (1 R 5,23; au pluriel en Jg 5,17), «la grande Mer (*yam haggadôl*)» (Nb 34,6-7; Jos 1,4; 9,1; 19,42.47; 23,4; Ez 47,15.19.20); «la Mer des Philistins» (Ex 23,31), «la mer de Jaffa» (Esd 3,7; voir Jon 1,3), «La Mer Occidentale» (Dt 11,24) en opposition à «la Mer Orientale», la Mer Morte (Ez 47,18), ce qui lui a valu de recevoir le sens de point cardinal, à savoir la direction de l'Ouest. *Miyyam* peut signifier «venant de l'Ouest» et *yammah* «vers l'Ouest».²

Je renonce ici à dresser des statistiques, car non seulement le terme *yam* peut désigner selon le contexte la Méditerranée ou la Mer Morte, mais la plupart du temps, il est exploité de façon tout à fait neutre, sans précision géographique. Il vise la mer en général; ce qui entraîne inévitablement une grande marge d'insécurité, quand on tente d'en préciser le sens.

La Mer comme limite

Quand elle peut être identifiée, la Méditerranée fonctionne comme frontière, ou plus exactement comme limite territoriale, car, nous le verrons, sauf dans de rares textes, pour les Israélites c'est plus une barrière qu'un lieu d'échange. Les textes qui apportent ainsi des précisions géographiques font surtout partie de l'école deutéronomique ou deutéronomiste. Plus qu'une description de frontières, Dt 1,7 dresse un inventaire des différentes régions du pays sur lequel les Israélites sont sur le point d'entrer; parmi elles, le *hôph hayyam*, «le rivage de la mer». Il s'agit de la

2. REYMOND, 164; TWAT III, 64.

région côtière bordant la Méditerranée. Curieusement cette désignation est suivie de la mention «terre de Canaan» sans *waw* de liaison. Les avis sont partagés. P. Buis³ commente: «le littoral où vivent des Cananéens» et donne à ce nom le sens de corporation de commerçants. M. Weinfeld⁴ rappelle que dans les lettres de Tel-El-Amarna (première moitié du XIV s. av. J-C), le nom de Kinnahi désigne l'aire côtière de la Phénicie. Cette désignation (rivage de la mer) désignerait donc ici la zone côtière qui va du Nord de la Shéphélah, c'est-à-dire le Bas-Pays, jusqu'à Tyr et Sidon.⁵ En effet la partie Sud qui borde la Shéphélah est occupée par les Philistins. La TOB traduit «dans le pays des Cananéens» et semble ainsi donner à ce terme une extension plus large. Ce serait le pays des Amorites qui, dans les inscriptions assyriennes, désignait la Palestine et la Syrie.⁶ Cette extension d'Ouest en Est et du Sud au Nord, dans le cadre de la formule *min... 'ad*, «depuis... jusqu'à», se retrouve en d'autres textes: Ex 23,31; Dt 11,24; Jos 1,4; cf. 15,12.47; elle délimite le territoire à partir de points extrêmes.⁷ La description très détaillée des limites territoriales en Nb 34,5-6 (voir aussi Ez 47,15;20) exploite un autre schéma, celui des quatre points cardinaux;⁸ la «Grande Mer», la Méditerranée, sert alors de point référence essentiel,⁹ sa mention s'y retrouve par deux fois et le texte insiste: «Pour la frontière Ouest, la grande Mer vous servira de frontière: telle sera votre frontière Ouest». Si la Méditerranée constitue la frontière Ouest, le Fleuve Euphrate représente son pendant, l'extrême Est (cf. Ps 80,15). Historiquement ces frontières n'ont jamais été atteintes; ce sont des limites idéales, presque idéologiques, qui correspondraient vaguement aux limites de l'empire de David et de Salomon. Mais bien sûr, la «grande mer» demeure un point fixe.

Cette mer sert aussi de frontière pour des régions plus limitées, comme le territoire de Manassé (Jos 17,19) et aussi de Zabulon (Gen 49,13) ou d'Asher (Jos 19,24.31; Jg 5,17). Correspondent-elles à des limites effectives? On peut en douter (voir infra). De même, selon Jg 15,19, (cf. 5,12; 19,47), la Méditerranée constitue aussi pour Juda la frontière Ouest.

3. P. BUIS, *Le Deutéronome* (Verbum Salutis 4; Paris 1969) 46, 51.

4. M. WEINFELD, *Deuteronomy*, I (Anchor Bible; New York 1991) 133.

5. M. WEINFELD, *Deuteronomy*, 133.

6. G. VON RAD, *Das fünfte Buch Mose* (ATD; Göttingen 1964) 28.

7. Voir M. SAEBO, «Vom Grossreich zum Weltreich. Erwägungen zu Ps lxxii 8; lxxxix 26; Sach ix 10b», VT 88 (1978) 83-91, spéc. 88.

8. SAEBO, 88.

9. Selon E. KUTSCH, *Verheissung und Gesetz* (BZAW 131; Berlin 1972) 68-70, le texte de Nb 34,5s serait postérieur aux passages d'obédience deutéronomique, cités plus haut.

La Méditerranée comme lieu d'échanges et de communication

Mais qu'y avait-il derrière cette frontière maritime de l'Ouest? Comment Israël se représentait-il cet «au-delà de la mer» (Jer 25,22), ce que nous appelons le bassin méditerranéen?

Le regard sur la Mer Méditerranée

Selon le Ps 104,25s, l'Israélite, situé au bord de l'eau, sur la côte, percevait la mer comme un espace vivant et tout en mouvement:

- 25a Voici la grande mer, vaste de tous côtés,
- 25ba là (*sham*), un remuement innombrable,
- 25bb des animaux petits et grands;
- 26a là (*sham*), des bateaux vont et viennent,
- 26b Léviatan que tu formas pour t'en jouer.

La désignation «grande mer» et sa description «vaste de tous côtés» (v. 25a) atteste qu'il s'agit bien de la Méditerranée. La description suggère une intense activité maritime: le parallélisme des v. 25-26 établit une correspondance entre les v. 25ba et 26a, c'est-à-dire entre le grouillement (littéralement «un remuement innombrable») et le va et vient des navires sur la mer. M. Weiss¹⁰ a bien perçu que l'hymne était une célébration de la sagesse de Dieu plus que de sa grandeur et de sa toute-puissance. Cette sagesse (cf. v. 24) se dévoile à travers l'organisation même du monde et les interrelations entre les êtres. Ainsi, la mer est-elle le lieu de la vie marine où s'ébattent les poissons, où vont et viennent les bateaux, tout comme les sources d'eau attirent les bêtes des champs et les ânes sauvages (v. 10-12) et font pousser les plantes qui nourrissent animaux et hommes (v. 13-18). Dieu crée un monde harmonieux où chaque être trouve la place qui lui convient. Que vient faire alors dans une description aussi sereine Léviatan,¹¹ ce monstre marin personnifiant les forces du chaos et du désordre? Le parallélisme entre le v. 25bb et le v. 26b invite à y voir un gros poisson.¹² On ne peut pas pourtant

10. M. WEISS, *The Bible from within* (Jerusalem 1984) 78-93. On ne peut pourtant pas accepter la structure irrégulière qu'il propose, fondée sur la base fragile d'une particularité stylistique: la présence d'un verbe à mode personnel au v. 26a, alors que le reste se compose de propositions nominales. Cette proposition méconnaît en effet le strict parallélisme des v. 25b et 26, composés de deux stiques chacun et commençant l'un et l'autre par l'adverbe *sham*, «là», ainsi que la régularité du rythme (3+3 / 3+3);

11. REYMOND, 182ss; S. NORIN, *Er spaltete das Meer* (CB OTS; Gleerup) 67-70.

12. Cependant on ne peut, comme le fait M. WEISS, 91-92, s'appuyer sur l'étymologie de Léviatan (*lvh*, «accompagner») pour y voir un poisson accompagnant les bateaux comme le thon ou le dauphin. J. BARR, *Sémantique du langage biblique* (BSR; Paris 1971) 131-186, nous a depuis longtemps mis en garde contre une exploitation sans réserve de l'étymologie. Or cette nuance éty-

refuser à ce terme dans ce contexte toute connotation mythologique, mais ici l'allusion se veut ironique et un tantinet polémique. Dans la bouche de YHWH, au Ps 2,4, le verbe *lesahèq*, «rire, se moquer, jouer», revêt une nuance sarcastique. Le monstre terrifiant est devenu un jouet dans la main de Dieu. On peut, en Ps 104,26, penser aux sauts, aux cabrioles, aux plongeurs des gros poissons dans la mer.¹³ S'il est permis de rattacher le v. 27 à cette strophe des v. 25-26, comme le suggère M. Weiss, on pourrait alors penser que cette utilité des poissons porte sur la capacité de nourrir les êtres vivants, les bateaux évoquant alors le transport des denrées alimentaires? En fait, l'analyse strophique précise ne favorise guère cette hypothèse, car les v. 27ss constitue comme une récapitulation de ce qui précède.¹⁴

Mais d'où partent et vers où se dirigent donc ces bateaux «qui vont et viennent sur la mer» (Ps 104,26)? On ne trouve guère de précisions dans l'Ancien Testament qui demeure sur ce point dans un flou artistique. Hors, bien sûr, les villes et ports de la côte, le seul lieu qui puisse être identifié avec quelque vraisemblance, c'est Tarsis (en hébreu *tarshish*). En en faisant un fils de Yavan, la Grèce, Gen 10,4-5 (cf. Is 66,19) le situe clairement dans le bassin méditerranéen. Ce centre commercial d'où les Phéniciens de Tyr importaient divers matériaux comme le plomb, l'étain, le fer et surtout l'argent (Jer 10,9; Ez 27,12,26) doit sans doute être identifié avec Tartessos au Sud de l'Espagne (dans le Guadalquivir?).¹⁵ Si la Septante localise Tarsis à Carthage (LXX Is 23,1.6.10.14; 60,9; 66,19; Ez 27,12), c'est peut-être parce que le grand royaume punique englobait, au moins théoriquement l'Espagne. On comprend dès lors que «les vaisseaux de Tarsis» caractérisent des navires appareillés pour des voyages au long cours (1 R 22,19; Is 2,16; Ps 48,8). Pour l'Israélite, de culture essentiellement terrienne, Tarsis représentait l'extrémité du monde connu (Cf. Jon 1,3; 4,2).¹⁶

mologique n'affleure nulle part ailleurs là où il est question de Léviathan. Il serait étonnant qu'un texte aussi tardif se soucie de l'étymologie d'un terme déjà chargé de connotations bien précises.

13. Les commentateurs ne s'accordent pas sur le sujet du verbe *lesahèq*. Est-ce YHWH, qui se joue de Léviathan? Dans ce cas, le suffixe de *bô*, «en lui», désigne Léviathan. Ou bien est-ce Léviathan lui-même qui joue dans la mer, auquel cas le suffixe de *bô* désignerait la mer? Dans les deux hypothèses, Dieu est le créateur de ce Léviathan réduit au rôle de simple créature qui amuse ou s'amuse. Rappelons qu'en Job 40,24, reprenant le même verbe *sahaq*, l'homme ne peut pas jouer avec Léviathan, mais Dieu, lui, le peut.

14. Voir B. RENAUD, «La structure du Ps 104 et ses implications théologiques», *RevSR* 55(1981) 1-30, spéc. 14-16.

15. Rappelons que FLAVIUS JOSÈPHE (Ant. I,127; IX,108) l'identifie avec Tarse en Cilicie, la patrie de «Paul de Tarse», ce qui est maintenant généralement refusé. On a voulu encore situer Tarsis en Sicile ou en Sardaigne.

16. Sur Tarsis, on pourra se reporter au développement de H-W. WOLFF, *Dodekapropheton* 3. *Obadja, Jona* (BK XIV 3; Neukirchen-Vluyn) 78s.

Plus vague et encore plus indéterminée est la localisation des «îles», parfois associées à Tarsis (Is 60,9; Ps 72,10). Ici encore, par ce mot, Gen 10,5 vise clairement les îles de la Méditerranée, puisqu'elles sont présentées dans ce texte comme liées à Yavan, la Grèce. En Is 11,11, «les îles de la Mer» se rapportent sans doute aux îles de la Méditerranée, mais il n'est pas exclu qu'elles désignent certaines localités côtières ou des presqu'îles, largement battues par la mer, puisque Is 20,6 présente les Philistins comme des «habitants de l'île (*yôshbey ha'î*)» et Is 23,2-6 les Phéniciens comme des «habitants d'une île (*yôshbey 'î*)». En Is 11,11, la proximité de Hamath fait aussi penser à la côte syro-phénicienne. Faut-il traduire en Jer 25,22 par «continent» cette «île» qui se trouve «au-delà de la mer», comme le fait la TOB? Généralement, on pense plutôt à Chypre en Méditerranée Orientale, l'île la plus proche de la côte Phénicienne (Bible de la Pléiade), qu'il faudrait identifier aussi avec l'île d'Elisha (Ez 27,7; cf. Gen 10,5). Jer 47,4 mentionne l'île de Kaphtor, c'est-à-dire l'île de Crète. Dans le Deuxième (Is 40,15; 41,1.5; 44, 4.10.12; 49,1; 51,15) et le Troisième Isaïe (Is 59,18; 66,9.19; voir aussi Soph 2,10 addition exilique ou postexilique) «les îles» représentent un ensemble mal défini. Ce sont des contrées «lointaines» (Jer 31,10; Ps 65,6; Sir 47,16), invitées à reconnaître la Seigneurie de YHWH et à bénéficier de son salut.

La Méditerranée comme espace de pêche et de commerce

Les Israélites se contentaient-ils d'être des spectateurs intéressés? Un texte comme celui du Ps 107,23-32, qui décrit de façon aussi pittoresque le mal de mer, laisse supposer qu'ils connaissaient les voyages en mer (cf. aussi Jonas), mais les allusions sont extrêmement réduites. Si l'on reconnaît à ce psaume un *Sitz im Leben* liturgique, il faut admettre que ce cas ne devait pas être trop isolé, sans quoi on n'aurait pas pris la peine de réserver dans la liturgie d'Action de grâces une place à ce groupe de croyants, arrachés à l'emprise des eaux. Mais quel était le but de ces voyages en mer? On pourrait penser à la pêche. L'Ancien Testament sait que la mer regorge de poissons (Gen 1,26; Ps 8,9; cf. Ez 47,10) et que ces poissons, au même titre que «ce qui remue sur le sol», sont «livrés aux mains de l'homme» (Gen 9,2). Mais il ne parle de la pêche que tout à fait incidemment et c'est souvent dans le cadre de simples comparaisons ou métaphores (Jer 16,16; Am 4,2; Ez 26,5.14; 29,4-6; Qoh 9,12). Dans une prière à pointe satirique et polémique, Hab 1,14-16 nous offre une description suggestive de l'art de pêcher: «Tu fais désormais les hommes à l'image des poissons de la mer, de ce qui grouille sans maître; celui-là les enlève tous à l'hameçon, il les drague au filet, il les ramasse au chalut. Alors, il est joyeux, il exulte; alors, il

offre un sacrifice à son filet, de l'encens à son chalut, car ils sont gonflés pour lui d'une part abondante, d'une nourriture copieuse. Alors videra-t-il son filet pour encore assassiner des nations sans trêve ni pitié?».

Le fait qu'une des portes de Jérusalem s'appelait «Porte des poissons» (Soph 1,10; Nah 3,3) et la menace de disparition des poissons au jour du Jugement (Os 4,3; Soph 1,3; Ez 38,20) laisse entendre que la pêche constituait une des ressources importantes pour la nourriture (Nb 11,22). Mais de quelle mer s'agit-il? Où se déroule cette activité de pêche? Nous nous heurtons de nouveau ici de façon irritante à l'imprécision qui affecte le mot *yam*. Spontanément, en lecteurs du Nouveau Testament, nous penserions à la «Mer de Galilée». Car la Bible ne met jamais de façon explicite la pêche en relation avec la Méditerranée. Elle nous rapporte même que les poissons pêchés dans cette «Mer Occidentale» provenaient de la Phénicie et aboutissaient en Palestine par le biais de marchands syriens (Neh 13,16).

Israël connaissait donc le commerce par mer, mais le pratiquait-il? Les notations sont plutôt ici parcimonieuses. Il est peu probable que les Israélites aient occupé le littoral de la Palestine de façon durable encore moins totale. A leur arrivée en Canaan, des populations mêlées résidaient sur la côte selon Jos 9,1. Les Philistins occupent la section méridionale, en gros de Gaza à Jaffa, et ce jusqu'à l'invasion babylonienne au v s. av. J-C, puisque Ezéchiel annonce encore la ruine de cette partie du littoral philistin (Ez 25,15-17). Gen 49,13 nous apprend que Zabulon «demeure au bord des mers», c'est-à-dire de la Méditerranée, au Nord du Carmel et qu'il «a des bateaux au rivage», ce qui laisse augurer d'une activité de pêche ou de commerce. Mais cette information ne correspond sans doute pas à la réalité historique. Avec plus de vraisemblance, Jos 19,10-16 décrit le territoire relativement étroit de la tribu qui s'étendait autour de la ville actuelle de Nazareth, mais n'atteignait pas la plaine côtière. E. Lipinski pense que «Zabulon tirait des avantages des ports phéniciens (Dt 33,19a) et c'est la raison pour laquelle Gen 49,13 le situe au bord de la mer. Ce texte laisse entendre que les Zabulonites étaient employés sur les débarcadères ou dans les chantiers maritimes phéniciens».¹⁷ Il en va de même de la tribu d'Asher que Jg 5,17 situe «au bord de la mer» et qui «habiterait près de ses ports»; Jos 19,29 dit qu'elle étendait son territoire jusqu'à la mer. Mais «au Nord d'Acre, les Israélites n'ont jamais dépassé l'arrière-pays montagneux. Cette mention de la mer et des ports peut s'expliquer ici aussi parce que les Ashérites y louaient leurs services».¹⁸ Quant à la tribu de Dan, qui après sa

17. E. LIPINSKI, «Zabulon», *Dictionnaire Encyclopédique* (Maredsous 1987) 1538. Voir aussi R. DE VAUX, *Histoire ancienne d'Israël* (Paris 1971) 606s.

18. R. DE VAUX, *o. c.*, 607.

migration à partir du Sud, s'est installée près des sources du Jourdain dans l'extrême Nord du pays (Jos 19,47; Jg 18,28s), on se demande comment, d'après Jg 5,17, elle peut «séjourner sur des vaisseaux»? Sur ce point encore, la récolte est maigre voire inexistante.

Le texte de 1 R 5,23s, plus fiable, nous apprend que le commerce maritime se faisait à partir de la Phénicie, mais sans grande précision sur le point de départ et sur le point d'arrivée. Hiram, roi de Tyr, qui commandait la flotte, demande seulement à Salomon de lui indiquer un point d'accostage. Où se situe le lieu de débarquement? Le texte ne le dit pas; 2 Chr 2,15 précise qu'il s'agit de Jaffa. Mais il se pourrait que ce fût là une projection de la situation à l'époque postexilique. A l'époque royale, Jaffa restait une dépendance d'Ashqalon, donc une possession philistine.¹⁹ Jos 19,46 présente la cité comme une ville non-israélite. D'après ce texte de 1 R 5,23s, il est clair que les Phéniciens ont la maîtrise de la flotte. Par le biais de son prophète Ezéchiel, Israël le reconnaît sans ambages. La description pittoresque et poétique de la ville de Tyr (Ez 27), comparée à un navire, en dit long sur la reconnaissance de la vocation maritime de cette cité et sur la reconnaissance de sa suprématie maritime. Pour Tyr, la Méditerranée ne constituait pas une barrière, mais au contraire un point de départ pour des activités maritimes fructueuses qui lui apportaient des ressources considérables. Au milieu du poème, la section en prose (27,12-24), qui précise l'extension du commerce tyrien, semble reposer sur une documentation digne de confiance «remontant au VII-VI s. av. J-C».²⁰ Ce texte laisse percer une grande admiration pour ce rayonnement commercial, cette capacité de relations et même de domination des mers, mais aussi pour l'audace des Phéniciens osant s'aventurer sur un espace hostile aux yeux du prophète. En même temps, celui-ci croit y déceler une arrogance présomptueuse qui vaudra à Tyr une chute inexorable à la mesure même de son orgueil. Car pour un Israélite Dieu seul peut maîtriser la mer.²¹

Le résultat est donc plutôt négatif en ce qui concerne un éventuel commerce maritime d'Israël. A cette conclusion, on pourrait objecter l'activité maritime rapportée en 1 R 9,27 et 10,22. Selon ces textes, Salomon construisit une flotte et engagea des marins israélites et syriens. En fait, cette flotte n'opère pas en Méditerranée mais en Mer Rouge, puisque son port d'attache est fixé à Eçion-Gébèr, l'actuel Tell-el-Kheleifé, près d'Aqaba.²²

19. WOLFF, 79s.

20. E. LIPINSKI, «Tyr», *Dictionnaire Encyclopédique*, 1285.

21. REYMOND, 184s.

22. Du reste, ces deux notices contiennent quelques invraisemblances. Ophir ne peut être localisé sur la côte occidentale de l'Arabie, comme on l'explique parfois. «La mention, en 1 R 10,26, de *yam-sôph*, "la mer des Papyrus", indique que les données géographiques de ces pas-

Conclusion

Ainsi, le bilan de l'enquête concernant les activités de pêche et de commerce est plutôt négatif. Sans doute, de par sa situation géographique et de par ses relations avec ses voisins de l'Ouest, Israël n'ignore pas que la Méditerranée peut être un lieu d'échanges et de communications. Il jette même un regard un tantinet admiratif voire envieux sur la Phénicie, pays de marchands et de marins, mais lui-même ne participe guère à ces aventures maritimes. Les entreprises de ce genre, mentionnées dans la Bible, soit celles de Salomon (1 R 9,26s; 10,22) soit celles de Josaphat (1 R 22,49), dans la mesure où elles ne relèvent pas de l'amplification oratoire, restent sans lendemain. Peuple de terriens, Israël ne semble guère apprécier les voyages en mer (cf. Ps 107,23-32) qui reste à ses yeux un milieu hostile. Et s'il s'y risque comme Jonas c'est par le fait d'une nécessité impérieuse. Certes, emporté par son imagination, le psalmiste envisage-t-il de «prendre les ailes de l'aurore pour s'en aller au-delà des mers» (Ps 139,9; cf. Dt 30,13), mais il ne s'agit là que d'une envolée poétique. Encore doit-il y être conduit par la main de Dieu (Ps 139,10) et ce mode de locomotion ne paraît pas être chargé de tous les aléas et de tous les risques qu'implique nécessairement une expédition en mer!

Pour rendre compte de cette distance critique à l'égard de la mer, on peut avancer plusieurs raisons. La première est sa situation géographique. La côte rectiligne de la Palestine; qui fait contraste avec celle, beaucoup plus découpée, de la Phénicie et de la Syrie du Nord n'offrait pas, jusqu'au Nord du Carmel, de ports naturels. Il faut cependant mentionner celui de Jaffa, d'où serait parti Jonas (Jon 1,3), mais qui ne représente, au dire de R. de Vaux, «qu'un mouillage précaire». ²³ Ce n'est qu'aux temps modernes qu'on aménagera le port de Haïfa, dans une baie sablonneuse. Le seul endroit qui aurait pu fournir un véritable port, Acre, ne fut jamais sous

sages sont inconsistantes, puisque le papyrus ne poussait pas sur les rives de la Mer Rouge. Par ailleurs, on a de la peine à croire qu'une flotte tyrienne ait opéré en Mer Rouge (1 R 10,11)» (E. LIPINSKI, *Dictionnaire Encyclopédique*, 923-924). Cet auteur précise aussi que «l'ostrakon philistin de Tell-Qasîlêh, qui date du VIII s. av. J-C, nous oblige à chercher cette contrée dans le monde méditerranéen» (id., 924). La mention des «vaisseaux de Tarsis» oriente de même vers la Méditerranée. On pourrait, il est vrai, reconnaître à cette formulation le caractère de navires au long cours, construits pour voguer vers des pays lointains. M. NOTH, *Könige I* (BK, Neukirchen-Vluyn 1968) 221, ne croit pas à la fiabilité de 1 R 10,11s, mais semble accorder quelque crédit à 1 R 9,26-29. Sur ce point voir aussi J. BRIEND, «Salomon», *DBS* XI, 443-444, qui cependant conclut: «Comme on le voit, l'activité commerciale de Salomon peut difficilement être niée, mais le tableau que l'on nous offre, embellit une réalité qui devait être plus modeste».

23. R. DE VAUX, *Histoire Ancienne d'Israël*, 22, 34s.

obédience israélite. Une telle disposition géographique ne pouvait guère favoriser le commerce ou la pêche.

On peut aussi relever l'emprise philistine sur le littoral méridional de la Palestine qui empêchait l'accès à la mer. Il est significatif à cet égard que la Méditerranée soit appelée «mer des Philistins» (voir supra). Cette emprise se maintint jusqu'à l'époque assyrienne et même perse. Cette présence faisait écran entre Israël et la mer. Dans la seconde moitié du VII^e s., le prophète Sophonie (Soph 2,4-6) lance encore un oracle de menace contre la Philistie.²⁴

Enfin, comme on le verra dans la suite de cette communication, les connotations mythiques qui, dans le monde sémitique du Nord-Ouest (voir Ugarit) identifient la mer avec les forces du chaos confèrent à celle-ci les traits d'un «monde négatif»,²⁵ de «non-monde» inorganisé. A vrai dire, cette idéologie commune au monde de l'Ouest Sémitique n'a pas empêché la Phénicie de devenir un peuple de marins, habile à exploiter les ressources maritimes. Dans le cas d'Israël cependant, cette vision venait conforter une tendance innée, qui s'explique par la géographie et l'histoire.

II. Description géographique ou représentation cosmique?

S'il est incontestable que beaucoup de textes qui délimitent le territoire dévolu à Israël par YHWH, sont des notations géographiques concrètes, il ne faut cependant pas oublier que cette géographie s'inscrit à l'intérieur d'une représentation du cosmos qui a conservé quelques connotations mythiques. Cette représentation semble recouvrir plusieurs des textes qui traitent des frontières de la Terre Promise. Nous nous attarderons sur deux d'entre eux: Ps 72,8 et 89,26, autour desquels pourront s'agglutiner d'autres passages, Zac 9,10 et Mi 7,12 notamment.

Psaume 72,8

«Qu'il (le roi davidique) domine d'une mer à l'autre,
du Fleuve jusqu'aux extrémités de la terre».

Cette formulation se retrouve presque à l'identique en Zac 9,10b, à cette différence près qu'au lieu du verbe *radah*, «dominer», ce dernier texte

24. Pour la date voir B. RENAUD, *Michée, Sophonie, Nahum* (Sources bibliques; Paris 1987) 223-227 et 180-185.

25. Cette manière de caractériser la mer est empruntée à Ph. REYMOND, 185, à la suite de J. PEDERSEN, *Israel, its Life and Culture*, I-II (London-Copenhagen 1964) 464.

emploie le nom *môshèl*, «sa souveraineté (sera de la mer...)». De même, Sir 44,21 rappelle la promesse divine à Abraham, selon laquelle

«ils (ses descendants) recevraient la terre en héritage
de la mer à la mer
et du Fleuve jusqu'aux extrémités de la terre».

On peut encore citer Mi 7,12, où la formulation s'écarte un peu plus du schème précédent:

«Ce jour-là on viendra vers toi,
depuis Assour jusqu'à l'Égypte,
depuis l'Égypte jusqu'au Fleuve,
d'une mer à l'autre,
d'une montagne à l'autre».

Bien qu'il puisse apporter un éclairage indirect, nous laisserons de côté ce passage, car il ne traite pas des frontières propres à Israël, mais des limites du monde dont le peuple d'Israël constituera le centre aux temps eschatologiques.

Ce dernier texte mis à part, comment comprendre cette extension du pouvoir israélite dans les autres occurrences? Selon O. Keel,²⁶ les commentateurs récents comprennent sous le terme «Mer» la Méditerranée, et sous celui de «Fleuve» l'Euphrate, en référence à 1 R 5,1. A titre d'exemple, on peut citer E. Podechard:²⁷ «La formule doit être interprétée dans les limites idéales de la Palestine, telles qu'elles sont exprimées en Ex 23,31, c'est-à-dire de la Mer Rouge à la Méditerranée, et du désert jusqu'à l'Euphrate».

O. Keel conteste cette exégèse, du fait que ces auteurs ont beaucoup de peine à fournir des localisations géographiques valables. Il propose plutôt de faire appel à une représentation cosmographique, analogue à celle des Babyloniens, telle qu'on la trouve par exemple figurée sur une tablette d'argile, trouvée à Sippar:²⁸ «La terre y est figurée par un cercle qu'entoure le

26. O. KEEL, *Die Welt der altorientalischen Bildsymbolik und das Alte Testament. Am Beispiel der Psalmen* (Zürich/Neukirchen-Vluyn ³1980) 16-18.

27. E. PODECHARD, *Le Psautier. Traduction littérale et explication historique*, I, *Psaume 1-75*, 311. Voit aussi M. DAHOOD, *The Psalms*, II (Ps 51-100) (Anchor Bible; New York 1968) 182 et. J. KRAUS, *Die Psalmen* (BK; ⁵1978) 659. Plus récemment, T. VEIJOLA, «Davidverheissung und Staatsverträge», *ZAW* 95 (1983) 9-30.

28. Cette tablette daterait du VI ou du V s. av. J-C, mais pourrait renvoyer à de très anciennes représentations et témoignerait d'une géographie archaïque. Cette tablette se trouve traduite en P. GRELOT, «La géographie mythique d'Hénoch et ses sources orientales», *RB* 65 (1958) 64-68.

Fleuve Amer. Babylone en est le centre. L'horizon septentrional ne dépasse pas la montagne où l'Euphrate a sa source ni l'horizon méridional, le Golfe Persique... Si cette schématisation n'exclut pas chez le scribe des connaissances géographiques plus larges, elle correspond assez bien à l'image du monde habité qu'attestent d'anciens textes de Sumer, par exemple l'épopée d'Enmerkar. On voit par là que le prototype doit être ancien.²⁹ Précisons que le Fleuve (*nar narratu*) correspond à l'Océan des textes mésopotamiens. Or dans les psaumes, «mer» et «fleuve» se retrouvent en parallèle, tout comme dans les textes ougaritiques.³⁰ Les «îles» (*nagu*) représentent les bases des montagnes qui plongent dans la mer, c'est-à-dire, selon ce schéma, les extrémités de la terre. En somme, le Ps 72,8 (et à sa suite Zac 9,10 et Mi 7,12) adopterait la vision du monde tel que les babyloniens se la représentent. De ce fait, ces passages confèrent au roi davidique une autorité et une souveraineté mondiales (cf. Ps 2,8 et Ps 89,26).

Cette analyse apporte incontestablement un éclairage nouveau et important sur l'interprétation du Ps 72,8. Pourtant les choses ne sont peut-être pas aussi simples. Non sans raison, J-A. Soggin³¹ parle d'un mélange étonnant de géographie et de cosmologie. Pour ma part, je noterai que cette représentation cosmologique babylonienne s'appuie au départ sur une représentation géographique. O. Keel fait justement remarquer que partout de Babylone on se heurte dans un rayon de 700 km à une mer: Golfe Persique, Mer Rouge, Méditerranée, Mer Noire, Mer Caspienne et Océan indien, et que cette représentation d'un cercle de mer autour du monde s'appuyait sur une expérience concrète.³² N'en irait-il pas de même, toutes proportions gardées, pour la perspective du Ps 72,8? Qu'on me permette de reprendre en partie ici une analyse développée par M. Saebo.³³

La formulation du Ps 72,8, composée selon le schéma *min... 'ad*, «depuis... jusqu'à», invite à la confronter avec celle de la description des frontières construites sur le même procédé littéraire. Pour la plupart, ces textes se trouvent dans la tradition deutéronomique ou deutéronomiste.

29. P. GRELOT, 64.

30. Pour un plus ample développement, on se référera à O. KEEL, 17-18.

31. J-A. SOGGIN, «Zum zweiten Psalm», *Wort - Gebot - Glaube (Festschrift W. Eichrodt)* (Zürich 1974) 191-207, spécialement 202. Voir encore L. JACQUET, *Les Psaumes et le cœur de l'homme*, II (1977) 120. On relèvera à cet égard la prudence de Ph. REYMOND, 170: comme O. Keel, il voit ici une référence à la Mer ou Océan cosmique «qui borde la terre jusqu'à l'autre côté de celle-ci», mais dans la note 6, il remarque en conclusion: «Toutefois, ces textes doivent être examinés avec prudence, car des expressions identiques comme celle du Ps 72 ne permettent pas de sortir de l'horizon géographique de la Palestine».

32. O. KEEL, 18.

33. M. SAEBO, 83-91.

Dans sa description du règne de Salomon, 1 R 5,1 décrit une orientation Nord («depuis le Fleuve») – Sud (jusqu'à la frontière d'Égypte), Gen 15,8 une direction Sud-Nord «depuis le Torrent d'Égypte au grand Fleuve Euphrate». Jos 1,4 semble partir du Nord (le désert et le Liban) et de l'Est («depuis le Fleuve Euphrate») pour aboutir à l'Ouest («la mer occidentale»). Ex 23,31 offre une formulation plus difficile à cerner: «depuis la mer des Joncs jusqu'à la mer des Philistins; depuis le désert jusqu'au fleuve». Si la «mer des Philistins» désigne évidemment la Méditerranée, et le «Fleuve» l'Euphrate, les deux autres précisions sont plus difficiles à identifier. Pour beaucoup la «mer des Joncs» serait le Golfe d'Aqaba et le désert soit le désert du Sinaï, soit le désert de Qadèsh. N'aurions-nous pas alors comme deux orientations croisées; du Sud-Est (Aqaba) au Nord-Ouest (Méditerranée); du Sud-Ouest (Qadèsh) au Nord-Est (Euphrate)? Quoi qu'il en soit de cette dernière précision, dans ce type de quadrillage de frontières, le «Fleuve» apparaît comme un point fixe, présenté tantôt comme limite-Nord, tantôt comme limite-Est. En plusieurs textes, il est expressément dit qu'il s'agit de l'Euphrate. La «Mer» est aussi clairement identifiée comme lieu géographique, la Méditerranée.

L'emploi de cette formule quelque peu stéréotypée conduit à voir au Ps 72,8 des réalités géographiques concrètes, le «Fleuve» comme l'Euphrate et la «mer» comme la Méditerranée. En outre, cette délimitation des frontières que reflète cette description avec comme points extrêmes l'Euphrate et la Méditerranée conduit à y reconnaître les limites idéales du royaume Salomonien, selon l'esprit du Deutéronomiste (cf. 1 R 5,1). Or précisément, le modèle de référence du roi dans le psaume 72 n'est rien d'autre que la figure de Salomon, comme l'a bien montré J.-M. Carrière.³⁴ Dès le titre «de Salomon» fournit comme une clé d'interprétation permettant de faire résonner toutes les allusions salomoniennes des v. 9-11: la mention des rois de Saba qui apportent des offrandes rappelle l'épisode de la reine de Saba (1 R 10,1ss), celle de Tarsis et des îles fait allusion à 1 R 10,22-25 qui parlent des «vaisseaux de Tarsis»³⁵ et qui proclament: «Le roi Salomon devint le plus grand roi de la terre... toute la terre cherchait à voir Salomon... chacun apportait son offrande». Dans ce cadre, «le v. 8 fait référence au territoire de Salomon de manière idéologique: il s'agit là d'une extension idéale, pour les époques à venir, des frontières d'Israël».³⁶ Si vaste que soit cette présentation du royaume salomonien, il reste dans un espace terrestre net-

34. J.-M. CARRIÈRE, «Le psaume 72 est-il un psaume messianique?», *Bib* 72 (1991) 49-69, spéc. 60-66. Voir aussi B. RENAUD, «Salomon, figure du Messie», *RevSR* 68 (1994) 409-426, spéc. 415-420.

35. Sur ce point voir supra.

36. CARRIÈRE, 63.

tement délimité.³⁷ Ajoutons au dossier deux textes qui éclairent la formulation du Ps 72,8: le premier, Ps 80,12, donne aussi l'Euphrate et la Méditerranée comme limites naturelles d'Israël:

«Elle (la Vigne, Israël) déployait ses sarments jusqu'à la mer,
et ses rejetons jusqu'au Fleuve.»

Le second, Joel 2,20, mentionne comme frontières extrêmes «la Mer Orientale» (la Mer Morte) et la «Mer Occidentale» (la Méditerranée).³⁸ On peut donc tout à fait interpréter Ps 72,8: de la mer (Méditerranée) à la mer (Mer Morte, cf. Nb 34,3; Ez 47,18; ou le golfe d'Aqaba, cf. Ex 23,31).

Ces corrélations conduisent à conclure que le Ps 72,8 renvoie à des localisations géographiques concrètes. Elles ne peuvent cependant rendre compte entièrement de la formulation du verset. Ainsi, dans l'Ancien Testament, le syntagme «extrémités de la terre» ne vise pas les frontières lointaines du pays mais les points extrêmes de la terre, c'est-à-dire du monde connu. Par ailleurs, à la différence de l'exploitation deutéronomiste, la formule manque de toute précision relative aux localisations mer et fleuve. A cet égard, l'absence de l'article devant mer (*yam*) est tout à fait significative.³⁹ Il semble donc qu'en surimpression des limites traditionnelles du pays selon l'idéal salomonien, se projette une extension plus large, mondiale, par reprise d'une représentation cosmographique, analogue à celle rencontrée dans les textes babyloniens. L'empire du Messie, nouveau Salomon, s'élargit aux dimensions du monde. Les anciennes frontières de la souveraineté davidico-salomonniennes sont comme dilatées, sans pour autant conserver les connotations mythologiques de cette représentation cosmographique.⁴⁰

Quel but vise cette réinterprétation des données anciennes? Dans quel cadre théologique s'expliquent-elles? J'ai naguère défendu pour le Ps 72 la thèse d'une réinterprétation messianique d'un ancien psaume royal au moyen de l'insertion des v. 8-11 notamment, de type oraculaire⁴¹. Cet élar-

37. VEJOLA, 27-29, fournit des précisions judicieuses sur ce qu'il appelle l'«Euphratisme Israël» qui caractérise l'idéologie de l'école deutéronomique.

38. Notons toutefois que REYMOND, 171, voit dans cette formule de Joël un écho de la représentation cosmologique d'origine mythique.

39. SAEBO, 90.

40. Voir JACQUET, 420. RINGGREN, *ym*, TWAT, III, 650s se refuse à trancher entre une interprétation géographique et une représentation cosmographique.

41. B. RENAUD, «De la bénédiction du roi à la bénédiction de Dieu», *Bib* 70 (1989) 305-326. Voir aussi «Salomon, figure du Messie» *RevSR* (1994) 419-420. J.-M. CARRIÈRE, 62s, place le v. 8 tout au moins à l'époque postexilique.

gisement universel d'une formule, naguère utilisée pour caractériser l'extension de l'empire babylonien, correspond à la réinterprétation messianique. Le Messie de Dieu ne peut se contenter d'une souveraineté limitée. Celui qui descend du ciel comme une bénédiction de YHWH (Ps 72,7) a pour mission d'assurer sur la totalité du monde le règne de ce même YHWH, règne de paix et de prospérité. L'auteur joue sur la racine *shalôm* tirée du nom de Salomon (cf. Ps 72,7). Le Messie royal est source de bénédiction pour toutes les nations (Ps 72,17).⁴²

Psaume 89,26

Le second texte à examiner, Ps 89,26, renvoie lui à la figure davidique. La formulation est un peu différente de celle du Ps 72,8:

«Je mettrai sur la Mer sa main,
et sur les Fleuves sa droite.»

On retrouve ici le couple «mer» et «fleuve». Comme nous le verrons, le pluriel n'est pas sans signification. Ce verset pose des questions analogues à celle du Ps 72,8: dans ce couple s'agit-il de localisations géographiques ou faut-il les comprendre en référence au modèle cosmographique? Avant d'esquisser une réponse, il me faut préciser mes positions relatives à la composition fort discutée du poème, car elles commandent en partie l'interprétation du verset. Le psaume se compose de trois parties: un hymne (v. 2-19), un oracle (v. 20-38), une lamentation (v. 39-52). L'hymne existait comme psaume indépendant. La composition actuelle, rédactionnelle, est née de l'exil et pendant l'exil. L'auteur rappelle à YHWH son engagement à l'égard de David et de sa descendance (oracle) et le confronte à la situation de détresse décrite dans la lamentation. Les v. 20-52 sont le produit d'un unique auteur qui fait ainsi ressortir l'insoutenable tension entre une promesse divine solennelle et la situation misérable qui paraît la contredire: Dieu serait-il infidèle? Ce psalmiste a fait préfacer sa composition par un psaume du règne de YHWH, primitivement indépendant, et, dans sa rédaction des v. 20-52, a intentionnellement fait référence à cet hymne. Ce qui donne à l'ensemble du psaume une unité théologique incontestable, malgré l'hétérogénéité de ses composantes littéraires.⁴³

42. La fonction du Messie se rapproche ainsi de celle développée dans le Ps 2 où il a pour mission d'étendre la souveraineté de YHWH «jusqu'aux extrémités de la terre» (Ps 2,8). Mais dans le Ps 72, la perspective s'avère plus pacifique que guerrière.

43. On trouvera la justification de cette hypothèse dans un article «La cohérence littéraire et théologique du Ps 89» *RevSR* 69 (1995) 419-435.

Le v. 26, objet de l'étude, s'inscrit à l'intérieur de l'oracle. T. Veijola⁴⁴ refuse ici l'interprétation mythologique qui voit dans la «Mer» et les «Fleuves» des représentations des forces du chaos sur lesquelles Dieu donnerait autorité à son messie. Cette explication fait appel en particulier au mythe ougaritique du combat entre Baal et Yam, la Mer. Veijola défend l'interprétation géographique et historique. Il relève que la décision divine de faire du roi le vainqueur des forces chaotiques serait tout à fait unique. Quand il s'agit du roi terrestre, comme c'est ici le cas, la puissance royale s'exerce sur des zones géographiques déterminées (cf. Ps 72,8). La formulation du Ps 80,12 est à cet égard tout à fait éclairante: la vigne (Israël) étend ses racines jusqu'à la mer (Méditerranée) et jusqu'au fleuve (l'Euphrate). Il convient de lire le Ps 89,26 à la lumière des traités de vassalité et d'y voir la description des limites du pays que le suzerain, YHWH, accorde à son vassal, le messie.⁴⁵ Dans ces conditions, comme dans les formules traditionnelles définissant les frontières du pays, la mer désigne la Méditerranée et le pluriel *n^eharôt* les fleuves l'Euphrate et ses canaux. Comme dans le Ps 72,8, le modèle de référence est celui des limites idéologiques, selon l'école deutéronomique, de l'empire davidico-salomonien.

Le rapprochement avec le Ps 72 ne peut guère être contesté. Dans les deux cas, il s'agit du descendant de David, et son gouvernement s'exerce à l'intérieur d'un espace terrestre délimité. La mer doit donc en premier lieu désigner la Méditerranée et le Fleuve l'Euphrate. Cependant, il semble qu'ici encore joue le procédé du «double entendre». T. Veijola n'a pas perçu le lien de l'oracle avec l'hymne initial. Il est significatif que dans son ouvrage sur le Ps 89,⁴⁶ antérieur à son article, il ait omis d'analyser les v. 2-19. Sans doute, s'agit-il, dans ces versets, d'une pièce primitivement indépendante, mais elle n'est pas étrangère aux v. 20-52, du fait que cette seconde section a été composée en fonction de l'hymne des v. 2-19. Or celle-ci offre, aux v. 10-11, une évocation de la Mer aux connotations symboliques évidentes:

«C'est toi qui maîtrises l'orgueil de la Mer;
quand ses vagues se soulèvent, c'est toi qui les apaises.
C'est toi qui as écrasé le cadavre de Rahab,
qui as dispersé tes ennemis par la force de ton bras.»

44. VEIJOLA, 22-29. A la note 66, cet auteur relève les noms des partisans de l'interprétation mythologique.

45. Le «Messie» (v. 38.52 cf. v. 4) désigne ici non pas le personnage eschatologique mais le souverain davidide terrestre.

46. T. VEIJOLA, *Verheissung in der Krise. Studien zur Literatur und Theologie der Exilszeit anhand des 89. Psalms* (Helsinki 1982).

Cette strophe fait écho au combat de Baal et Yam, la Mer, dans le mythe ougaritique (cf. Ps 74,12-17). Dans le psaume 89, lors de la création du monde, YHWH assure la stabilité du cosmos par sa victoire sur les forces du chaos, personnifiées par la Mer et Rahab.⁴⁷ Le v. 26 emprunte aux v. 10-11 les termes de «Mer» et de «Bras». Et l'on sait que «les Fleuves», en parallèle avec «Mer», désignent l'Océan primordial dans les textes ougaritiques.⁴⁸ Le v. 16 se veut donc lui aussi un écho des v. 10-11. Il ne s'agit pas là d'une articulation isolée. On pourrait relever d'autres corrélations (v. 4-5 [oracle] et v. 3 [hymne]; le couple *hèsèd w'é 'mûnah*, v. 25.34 et v. 2-3; le trône royal (v. 30b) et le trône de YHWH, v. 15 etc.).⁴⁹ Tout au long de son développement, le psalmiste exploite un jeu subtil de correspondances entre les différentes parties du psaume, surtout entre l'oracle et l'hymne cosmique à YHWH Roi. Le «messie» y apparaît comme le «lieu-tenant» de YHWH. «Les prérogatives royales ainsi énumérées ne sont que la réplique terrestre de la souveraineté céleste de Yahvé».⁵⁰ Ainsi, la victoire de YHWH sur la Mer (v. 10-11) se prolonge-t-elle dans l'exercice du pouvoir du messie, et ce pouvoir n'est qu'un pouvoir délégué. La haute figure de YHWH se profile derrière celle du roi davidique. Et puisque la victoire de YHWH sur les forces du chaos, représentées par *Yam* la «Mer» et *n'harôt* les «Fleuves» fonde la stabilité du monde, le roi davidide participe en quelque sorte à cette domination cosmique et devient de ce fait le véritable garant de l'ordre du monde sur l'espace terrestre. On rejoint ici les perspectives du Ps 72 relatives au roi médiateur de bénédiction et garant de la prospérité agricole comme de la paix politique.⁵¹

Concluons: dans les psaumes 72,8 et 89,26, comme du reste dans leur prolongement Zac 9,10 et Mi 7,12, la «Mer» représente une entité géographique précise, la Méditerranée. Mais en même temps, sur ce lieu géographique vient se superposer une conception de la Mer cosmique qui,

47. Voir J.-B. DUMORTIER, «Un rituel d'intronisation: le Ps lxxxix 2-38», VT 22 (1972) 180s; A. LELIEVRE, «YHWH et la Mer dans les Psaumes», RHPR 56 (1976) 253-275.

48. DUMORTIER, 188, n. 1: «Cette lecture repose sur les parallèles fournis par Ugarit, concernant le dieu Yam-Nahar; en effet, il est très difficile de limiter la portée du texte à un sens purement géographique; au contraire, la forme *n'harôt* peut être rapprochée de *b'hémôt* (Job XL 15), *tanninim* (Ps lxxiv 13): ce serait alors une forme de pluriel apparent et nous serions en face d'un nom propre. Cette hypothèse est confirmée par la présence au v. 10 de Yam: nous avons visiblement à faire à la même sphère de représentation mythique».

49. Sur ces rapprochements et leur interprétation théologique, voir B. RENAUD, «Un oracle prophétique (2 S 7) invalidé? Une approche du Ps 89» à paraître dans les Actes du Colloque «Oracles et prophéties dans l'Antiquité» organisé par le Centre de recherches sur le Proche-Orient et la Grèce Antique de l'Université des Sciences humaines de Strasbourg.

50. DUMORTIER, 189.

51. Voir RENAUD, *Bib* (1989) 314s et 321.

dans le Ps 89,26 au moins, laisse encore transparaître quelques connotations mythologiques.

III. La mer Méditerranée et sa symbolique

Cette projection cosmogonique sur les données géographiques a pour effet d'identifier, de quelque manière, cette mer avec l'Océan primordial, plus précisément l'Océan inférieur, «les eaux d'en bas». Cet Océan inférieur «est si vaste, sa masse est si incommensurable et ses profondeurs si insondables»⁵² qu'elle apparaît d'une inhumanité redoutable et menaçante. Ici, les contacts avec la mythologie ougaritique où la mer (Yam), chaotique et hostile, menace la fécondité et la vie apparaissent clairement. Il n'est évidemment pas question de faire dépendre tel ou tel texte biblique de passages ougaritiques précis⁵³ mais «de mettre en lumière une certaine parenté dans les *représentations cosmogoniques*, communes à Ugarit et à la Bible». Le Ps 89, surtout l'hymne cosmique des v. 2-19 et les versets 26-28 de l'oracle, offrent les rapprochements parmi les plus significatifs mais il n'est pas le seul texte. Je ne puis ici reprendre l'ensemble du dossier. D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, se pose la question du lien de «ces échos affaiblis» du mythe avec la Méditerranée proprement dite. Aussi me limiterai-je à un seul texte qui renvoie sans conteste possible à la «grande mer», et qui déploie une symbolique empruntée pour une grande part à la mythologie ambiante. Ce texte, ce sont les deux premiers chapitres du livre de Jonas.

Rappelons cependant que cette symbolique n'a plus rien d'un mythe proprement dit. Si, avec Gunkel, on définit celui-ci comme une histoire relative aux dieux,⁵⁴ la Bible ne connaît pas le mythe. Comme l'a montré Mosca, le Ps 89 s'offre comme le témoin de ce que l'on pourrait appeler un «mythe brisé»: il n'y a qu'un seul roi divin, YHWH; son autorité absolue s'exerce aussi bien sur les cieux (Ps 89,6-9), que sur la mer (Ps 89,10-11) et la terre (89,12-13). Il n'a pas de rival et assume la fonction aussi bien de Baal que de El. De même, si David y joue en partie le rôle de Baal, il est significatif que le psaume ne lui décerne pas le titre de roi; en tout il reste subor-

52. REYMOND, 168.

53. DUMORTIER, 181, n. 4.- P.G. MOSCA, «Ugarit and Daniel 7: A missing Link», *Bib* 67 (1986) 496-517, spéc. 502-515 croit même pouvoir discerner derrière le schéma de l'hymne cosmique dans le Ps 89,2-19 celui du cycle de Baal à Ugarit: révolte et défaite de la Mer; intronisation du vainqueur et proclamation de sa royauté; dans l'oracle des v. 26-28, David jouerait partiellement le rôle de Baal par rapport à El. Cependant, le psalmiste «a mis en pièces» les bases idéologiques de cette représentation, cf. infra.

54. Ce qui, du reste, a été justement contesté. Cette définition est trop vague.

donné à YHWH.⁵⁵ A combien plus forte raison, en va-t-il de même pour le récit-fiction (nouvelle?, narration prophétique?) de Jonas. Dans les chapitres 1 et 2, à côté de YHWH, du prophète et des marins, la «Mer» constitue un «actant» important dont le rôle ne peut être minimisé. Le drame se joue entre YHWH et son prophète. Entre les deux se dresse la Mer avec sa fougue, sa puissance quasi indomptable, au moins pour les hommes, disons même sa violence. Essayons de définir son rôle exact et de préciser ses relations aux acteurs principaux de l'affrontement.

La Mer, une puissance agressive et maléfique

Les versets 4-15 du chapitre premier mettent en scène cette puissance indomptable qui menace navire, matelots, Jonas lui-même; la «grande mer» devient une grosse mer. Un vent violent (lit. «un grand vent», *rûah gadôl*) souffle sur les flots; la tempête se déchaîne (lit. «il y eut une grande tempête», *sa'ar gadôl*), à tel point que le «bateau menaçait de se briser» (1,4). On notera la répétition intentionnelle du mot *gadôl* «grand». L'effort considérable des marins, leur compétence, l'allégement du bateau par rejet de la cargaison à la mer, rien n'y fait; impossible de rejoindre la terre ferme. «La mer était de plus en plus démontée (lit. «allait et tempêtait») (1,11.13). Elle est pleine de fureur (1,15), une mer déchaînée, une puissance agressive qui se retourne «contre les marins» (1,11.12). Le tableau reprend quelques traits de cet Océan cosmique, présenté dans les mythologies orientales comme une force chaotique, dévastatrice, qui menaçait l'ordre du monde et qu'il fallait juguler à tout prix dans un combat sans merci. Le Ps 89 la présente comme une puissance orgueilleuse que YHWH doit maîtriser (cf. Ps 8,3; 33,7-8; 65,7-8; Job 7,12; 9,13). La *ge'ûl* («l'orgueil») est à mettre en relation avec le «nimbe numineux qui caractérise l'apparence divine dans les textes mésopotamiens».⁵⁶ Elle prend l'apparence d'un monstre vorace qui se calme quand elle a pu engloutir sa proie (cf. 1,15).

En effet, les mythologies ougaritiques et mésopotamiennes personnifient cet Océan cosmique sous la forme de monstres marins, Yam et Tiamat. De la même façon, le Ps 89,10-11 associe la maîtrise de YHWH sur la Mer à la l'écrasement de Rahab, ce monstre marin qui caractérise le chaos primordial (Is 51,9; Job 9,13, 26,12) ainsi qu'à l'écrasement des «dragons» et en particulier de Léviathan (Is 27,1; Ps 74,13-14; Job 3,8; 26,13), symboles du désordre et incarnations de la puissance du mal.⁵⁷ On peut dès

55. MOSCA, 511-514.

56. DUMORTIER, 181, n. 2.

57. REYMOND, 189-193.

lors se demander si le «grand poisson (*Dag-gadôl*)», dépêché par YHWH pour engloutir le prophète, n'a pas lui aussi quelques liens avec ce genre de monstres mythiques. Keller⁵⁸ note en effet que cet acte de Dieu n'a rien d'une opération de délivrance. Le poisson prend en quelque sorte le relais de la mer déchaînée. Par l'intermédiaire de ce gros poisson, la Mer tient Jonas dans ses griffes. Ne s'est-elle pas apaisée quand elle a obtenu sa proie (1,15)? Le prophète reste prisonnier du poisson et donc de la Mer, si l'on se rappelle que la mer s'identifie avec la figure des monstres marins qui la personnifient.

Cependant, cette personnification reste de l'ordre du symbolique et n'a, dans la présentation du narrateur, aucune consistance réelle. Car derrière elle se profile la personnalité même de YHWH. C'est lui qui «jette un vent violent sur la mer» (1,4), de sorte que la tempête qui en résulte doit être portée à son crédit et à son autorité. C'est encore lui, YHWH, qui dépêche le «grand poisson» (2,1). Aux prises avec YHWH, Jonas est réduit à l'état d'objet passif, ballotté par la mer et prisonnier du poisson, à l'initiative du Seigneur qui mène le jeu. Cette maîtrise de YHWH sur la Mer (cf. Ps 89,10s; 74,13-14), les marins la reconnaissent sans ambages en offrant à YHWH un sacrifice d'action de grâces, fruit de ce sentiment de crainte et d'adoration que l'événement a fait naître en eux (1,16). Jonas lui-même professe que YHWH est «le Dieu qui a fait la mer et le sec» (1,9). Toute divinisation des forces du chaos est donc clairement écartée. En définitive, cette puissance agressive qui, à travers la mer, s'attaque au navire, aux marins et bien sûr à Jonas... c'est YHWH. Is 51,15 et Jer 31,35 ne disent pas autre chose:

«C'est moi qui suis YHWH ton Dieu
qui active la mer, et les vagues sont en tumulte,
Lui dont le Nom est YHWH Sabaoth.»

De même,

«Tout ce qui plaît à YHWH, il le fait
dans les cieux et sur la terre,
dans les mers et dans tous les abîmes.»
(Ps 135,6; cf. Job 28,14; 38,16)

La mer depositaire du péché... et du pécheur

«En détruisant ses ennemis par l'Océan, Dieu rend à celui-ci ce qui est sien, c'est-à-dire ce qui renferme les mêmes éléments de chaos, de désor-

58. KELLER, 277 et, à sa suite, WOLFF, 108.

dre et d'injustice que lui». ⁵⁹ De même, ici, YHWH ne détruit certes pas Jonas mais le livre à cette puissance chaotique et agressive qu'est la Mer. Pourquoi? C'est qu'il y a quelques accointances entre la Mer et le prophète. A la différence des mythologies traditionnelles, la symbolique biblique introduit ici un élément moral. Non que la mer soit en elle-même une puissance mauvaise, moralement peccamineuse, perverse. Elle reste créature de Dieu (Jon 1,9) et à ce titre elle participe à la bonté de la création (Gen 1,10.31). Mais, dans quelques textes bibliques, elle a conservé, de par son enracinement mythologique, un certain coefficient négatif. Selon Mi 7,19b, YHWH lui-même, du moins l'espère-t-on, «jettera au fond de la mer tous les péchés». Mais il s'agit là d'un geste de miséricorde: «De nouveau il nous manifestera sa miséricorde, il piétinera tous nos péchés» (Mi 7,19a cf. 7,18). ⁶⁰ La Mer apparaît comme le «dépôt, le réceptacle» des péchés. Non d'ailleurs qu'il faille comprendre qu'il sont mis en réserve, car, selon l'expérience courante, ce qui disparaît au fond des eaux ne réapparaît pratiquement jamais. Dès lors, l'ennemi vaincu, ce n'est plus le dragon, le monstre marin, la Mer, mais le péché lui-même. Il reste que la Mer demeure comme le seul lieu possible où les péchés puissent être déposés.

Ces notations peuvent éclairer l'aventure de Jonas. Dans le psaume du second chapitre (2,3-10), le prophète ne rappelle-t-il pas à YHWH: «*Tu m'as jeté dans les profondeurs (m^esûlah), au creux des mers*» (Jon 2,4)? Le psalmiste reprend à la lettre le langage de Michée. Ce rapprochement ne suggère-t-il pas que si Jonas a été «jeté» au fond des mers (1,12.15 cf. 1,4), c'est parce qu'il a péché. Aux marins affolés le prophète confesse lui-même sa faute: «Je sais bien que c'est à cause de moi que cette grande tempête est contre vous» (1,12b). Il suffira donc que les marins le «jettent» dans la mer pour que celle-ci s'apaise, leur dit Jonas. Les marins qui sont pourtant convaincus que la tempête est liée au péché (1,7) ne s'y résignent pas facilement, signe de leur grandeur d'âme. C'est seulement lorsque tous leurs efforts se seront avérés inefficaces et impuissants (1,10) qu'ils «jettent» le prophète à la mer (1,15). Cette récurrence du verbe «jeter» est tout à fait significative. Et même, si matériellement ce sont les marins qui le jettent à la mer (1,15), Jonas, lui, y voit la main de Dieu, puisque, en 2,4, il déclare à YHWH: «*Tu m'as jeté dans le gouffre, au coeur des abîmes*». Il est clair d'ailleurs, du point de vue du narrateur, que si YHWH «jette» un vent violent sur la mer, c'est parce que Jonas s'est dérobé au commandement divin

59. REYMOND, 198.

60. REYMOND, 197 en déduit que la mer avait une fonction purificatrice (voir le déluge en Gen 6-8). Mais, dans ce dernier texte et les autres allégués (Ps 106,11 et Ez 26,9-12), les eaux ont surtout un effet de destruction et d'anéantissement.

(1,2-3).⁶¹ Et la mer, aux ordres de Dieu, s'apaise dès l'accomplissement de la sanction.

A vrai dire, le prophète a pris des risques. Il veut échapper à YHWH; on notera l'insistance du narrateur qui rappelle par trois fois (v. 3 bis et v. 10) que Jonas fuit «hors de la présence de YHWH» pour se rendre à Tarsis, c'est-à-dire aux extrémités de la terre. Pour échapper donc à YHWH, il confie sa vie à la Mer. Quelle inconséquence! Ne professe-t-il pas que «YHWH a fait la mer» (1,9)? Ne sait-il pas que c'est une puissance dangereuse et menaçante? Il a cependant préféré prendre ce risque plutôt que de se conformer aux consignes divines. La mer, aux ordres de Dieu, n'en fera qu'une proie. Jonas est «tombé dans la gueule du loup» ou plutôt «dans la gueule du monstre».

La Mer, lieu de la mort

Voilà donc Jonas «au coeur des mers, dans le gouffre» (Jon 2,4). Le terme *m^ešûlah* traduit ici par «gouffre» désigne l'abîme mythique primitif, et le pluriel *yammîm* «les mers» vise lui aussi l'Océan cosmique qui entoure la terre (Ez 27,33s). Du fond de ce gouffre, le prophète lance comme un S.O.S. à YHWH (Jon 2,3-10).⁶² Cette prière rejoint celle de l'orant du Ps 130 qui, pécheur lui aussi, sollicite la miséricorde divine: «Des profondeurs je t'appelle, YHWH». Certes, le mot hébreu est différent, *ma'amaqîm*, au lieu de *m^ešulah*, mais dans le Ps 69,3, les deux sont associés. Et, comme Jon 2,4,6, Ez 27,33s lie *ma'amaqîm* avec *mayîm* «les profondeurs des eaux», à propos du roi de Tyr disparu au fond des flots (voir aussi Is 51,10). Le parallèle de Jon 2,4 et du Ps 130,1ss est éclairant. Dans les deux cas, le pécheur se considère comme livré à l'emprise de la mort. Il y a une mystérieuse connivence entre la mer et la mort. «Au coeur des mers, dans le gouffre», Jonas se perçoit comme dans «le ventre du Sheol» (2,3). Le péché conduit à la mort. La Mer est le lieu symbolique du péché, parce qu'elle est le lieu symbolique de la mort.

61. Le psalmiste, il est vrai, emploie un verbe (*tashlik*, cf. aussi Ps 102,11; 51,13 dans un contexte pénitentiel) différent de celui du narrateur (*tûl*) qu'ignore totalement le psautier (WOLFF, 109). Cette divergence s'explique par le fait que le psaume de Jonas 2,3-10 est une composition indépendante insérée dans la trame narrative. Il n'a pas été composé pour ce récit (cf. WOLFF, 103-106 et W. RUDOLPH, *Kommentar zum Alten Testament. Joel, Amos, Obadja, Jona* [Gütersloh 1971] 347-351); mais ses représentations s'intègrent parfaitement dans le jeu symbolique qui traverse Jon 1-2.

62. Ce psaume est en réalité une action de grâces. Mais dans la rédaction finale, cette pièce qui décrit longuement une situation de détresse, fonctionne comme une supplication. Jonas «supplia (*wayyitpallêl*)» (2,2).

A ce sujet, comme Wolff⁶³ l'a bien mis en lumière, le cantique de Jonas exploite la langue des psaumes qui parlent de la mort. Il n'est donc pas utile de revenir sur ce point. Contentons-nous seulement de deux remarques: le langage reste inintelligible si l'on ne fait pas appel aux représentations cosmogoniques vers lesquelles nous orientaient déjà les termes de «gouffre» et de «mers». On relèvera dans cette prière une accumulation significative de termes caractérisant l'Océan cosmique. Aux deux mots déjà mentionnés il faut ajouter ceux de *tehôm*, «l'abîme», de *nahar*, «fleuve», de *gallîm*, «vagues», de «racines des montagnes» (2,7) que cette cosmologie considère comme plantées dans l'Océan primordial. L'association de la mer et des fleuves, voire leur identification peut nous paraître étrange. En réalité, à l'analogie des représentations ougaritiques, la cosmologie vétérotestamentaire reconnaît, au creux des mers, la présence de «fleuves», c'est-à-dire de courants divers qui parcourent l'abîme (Ps 24,2; 89,26; Is 44,27; Ez 31,4).⁶⁴ Ces courants, 2 S 22,5 les appelle «les torrents de Bélial», «les courants (les vagues) de la mort», parce qu'ils provoquent «des vagues» (*gallîm*, *mish-barîm*), au sein desquelles le psalmiste se trouve ballotté, impuissant. Mais le plus étonnant pour nous, est peut-être l'identification de la Mer avec le Sheol (Jon 2,3 «le ventre du Sheol»), le séjour des morts que nous localisons, comme du reste nombre de textes bibliques plutôt au fond de la tombe, dans la «fosse», ou même dans la «terre», que les sémites appellent parfois le «pays sans retour». Jon 2,7 identifie le creux des mers avec cette «terre». Si l'on veut donner quelque cohérence à la représentation, il faut se souvenir que l'Océan cosmique enveloppe la terre. Les «eaux d'en bas» communiquent avec les puits, les fosses et donc le tombeau. Ainsi les morts paraissent-ils jetés dans un milieu aqueux.⁶⁵

Plus importante peut-être est la perception que la mer n'est pas seulement un lieu géographique.⁶⁶ Il ne faut pas voir dans ces désignations ou dans ces descriptions de simples métaphores. Cet Océan, dont la Méditerranée est comme la partie visible, supérieure, garde certaines connotations mythologiques: «Ce qui nous semble à nous simples "comparaisons" était réalité pour les Anciens Hébreux: la mer c'était la mort car... le monde des morts était matériellement lié avec les abîmes cosmiques».⁶⁷

La seconde remarque porte sur la personnification de l'Océan que certains traits paraissent suggérer. Ainsi Jonas lance-t-il son appel au secours

63. WOLFF, 109ss.

64. REYMOND, 85s et 169.

65. REYMOND, 212-214 relève cependant la difficulté d'harmoniser les différentes représentations trouvées dans l'Écriture.

66. TWAT, III, 654.

67. REYMOND, 180.

«du ventre même du Sheol» (2,3). Il est difficile de ne pas mettre cette déclaration en lien avec celle du narrateur, au verset précédent, qui nous apprend que «des entrailles du poisson, il (Jonas) pria YHWH son Dieu». De même, la reprise en 2,3 du début du Ps 120,1:

«Vers YHWH, dans ma détresse, j'ai appelé et il m'a répondu»

se trouve légèrement modifiée en Jon 2,3:

«J'ai appelé du sein de ma détresse vers YHWH, il m'a répondu»

pour établir une nouvelle correspondance avec la formule introductive (2,2): «Du sein des entrailles du poisson, il pria». ⁶⁸ «La Sheol, monstre mythique de sexe féminin, réunit en elle toute la puissance de la mort». Si, ici, elle est identifiée avec la mer (2,3-4), «elle est surtout une force personnifiée». ⁶⁹ On comprend dès lors que, dans un glissement de symboles, cette représentation traditionnelle puisse s'identifier avec la Mer aussi bien qu'avec le gros poisson, à connotation de monstre mythique. Is 5,14 (Cf. Hab 2,5) précise que la Sheol «ouvre démesurément sa gueule» pour y engloutir voracement «ceux qui descendent à la fosse» (cf. Pr 1,12). Ainsi, «jeté à la mer» (1,15 cf. 1,12), au creux des Océans, Jonas, se trouve-t-il, par l'intermédiaire du «grand poisson», avalé tout vivant. Cette immersion s'inscrit là encore dans un jeu symbolique de descente qui traverse les chapitres 1 et 2 du livret. Jonas «descend à Jaffa» (1,3). Il séjourne au fond du vaisseau (1,7), puis plus bas «dans les entrailles du poisson» (2,1), pour finir «à la racine des montagnes», c'est-à-dire au fin fond de la mer (2,7a). Qu'il ne s'agisse pas là de contacts de hasard, la preuve en est que le narrateur joue sur les assonances entre le verbe *yarad* «descendre» (1,3; 2,7a) et le verbe *radam* «dormir profondément» (1,5): le prophète est descendu au fond du navire pour y dormir. Or le verbe utilisé ici est inhabituel et peut signifier «tomber en léthargie» ou dans une sorte de «torpeur» (cf. Ps 76,6) «sous la menace de YHWH, le char et le cheval se sont figés (*rdm*: Dan 8,18). ⁷⁰

Les versets 4-7 du chapitre 2 dressent un tableau saisissant d'un Jonas immergé dans ce milieu mortifère. Le voici «encerclé» (2,4.6), «enserré» (2,6) dans les eaux qui se referment et l'engloutissent (cf. Ps 42,8; 88,8.16-17),

68. WOLFF, 109.

69. KELLER, 280.

70. Gen 2,9s emploie un nom tiré de la même racine *tardémah* pour désigner le sommeil, la torpeur qui tombe sur Adam lors de la création d'Eve, et sur Abraham lors de la conclusion de l'alliance en Gen 15,10. Dans les deux cas, le terme est lié à l'action mystérieuse de Dieu lui-même (voir Is 29,10; Job 4,13).

ballotté par les vagues qui déferlent sur lui, entraîné inexorablement dans les courants marins qui l'emportent (2,4 cf. Ps 69,3). Le voici prisonnier des joncs, ces algues marines qui le lient comme dans un filet (cf. Ps 18,5-6; 116,3) et qui semblent presque l'asphyxier (2,4,6 cf. Ps 69,2). Descendu au fond de gouffre, à la racine des montagnes, c'est-à-dire au plus profond de l'Océan, il voit les «verrous du pays» (2,7 cf. supra) se refermer sur lui, à l'image d'une cité ou d'une prison barricadées. Il se sent abandonné de tous, surtout abandonné par Dieu: «Je me suis dit: Je suis chassé de devant tes yeux». Car YHWH n'a rien à faire avec la mort. La déclaration ne manque pas d'ironie: Jonas qui naguère projetait de fuir hors de la présence du Seigneur (1,3 bis.10), se plaint maintenant d'avoir obtenu ce qu'il cherchait. Il pourrait dire à YHWH comme le psalmiste du Ps 88,6: je suis comme «reclus parmi les morts... dont tu n'as plus souvenir et qui sont coupés de toi» (Ps 88,6). Ainsi se vérifie ce que nous disions plus haut: l'engloutissement de Jonas par le monstre marin n'a rien d'une délivrance, comme on le comprend parfois. Il marque «l'aboutissement de l'oeuvre de la mort. Le poisson représente, en effet, le chaos mortel, l'Océan épouvantable... Le poisson c'est l'enfer».⁷¹ Tout est-il donc perdu? Non, car si YHWH n'a plus souvenir de Jonas, Jonas, lui, fait mémoire de YHWH (2,8a). Du fond de cet abîme d'où Dieu est absent (cf. Ps 88,11-13; 6,6; Is 38,18), il continue à «regarder vers (son) Temple Saint» (Jon 2,5b). Il exprime sa ferme confiance que sa prière rejoindra le sanctuaire, lieu de la présence divine (2,8b), que «YHWH le fera remonter vivant de la fosse» (2,7b), qu'il l'arrachera aux griffes de la Sheol. Comment est-ce possible? En vérité, Jonas sait que si YHWH est absent du monde des morts, on peut crier vers lui, comme le suppliant du Ps 130,1, que la puissance de Dieu n'a pas de limites et ne se heurte pas aux frontières du monde des morts. La preuve en est que ce même YHWH qui s'est servi de la Mer (1,4) et du grand poisson (2,1) pour le livrer à la mort, l'en délivrera.

Ici l'auteur du livre de Jonas s'écarte des représentations qui introduisent une coupure absolue entre Dieu et le monde des morts (Ps 88,6). Toute communication n'est pas coupée avec le Dieu des vivants, puisque la prière jette un pont au-dessus de l'abîme. Ne peut-on pas rattacher ce déplacement de regard à la foi du prophète en la création? «YHWH, dit-il, le Dieu du Ciel, je le vénère, c'est lui qui a *fait la mer* et le sec» (1,9). La Mer n'est plus qu'un instrument dans les mains de YHWH. Elle n'est plus une puissance indomptable, mais elle est mise au service des projets divins. Par là même, une issue possible s'entrouvre. Le Dieu qui «a dépêché le grand poisson» pour entraîner Jonas dans la mer de la mort est

71. KELLER, 277; WOLFF, 108.

aussi celui qui commande à ce même grand poisson de le «vomir» sur le rivage.

Sauvé de la mort

La forme littéraire d'action de grâces qui caractérise cette prière lui donne une extraordinaire tonalité de confiance. Jonas est sûr d'être exaucé (2,3), sûr que sa voix atteindra le sanctuaire divin, lieu par excellence de la prière et de la rencontre. Cette confiance ne sera pas déçue. Le «miracle» se produit. YHWH commande au «grand poisson» de vomir le prophète sur le rivage. Le monstre s'exécute (2,11) et dépose Jonas sur le «sec», lieu de la vie, par opposition à la mer, lieu de la mort. Comme toujours dans la Bible, la réponse divine (2,3 «il m'a répondu») est action. YHWH se manifeste ainsi Seigneur de l'Univers à qui sont soumis tous les êtres, même les plus menaçants. Au coeur de la mer, loin de la présence divine, Jonas professe la maîtrise de Dieu sur la Mer, en reconnaissant que les «vagues» sont encore les vagues de Dieu («*tes vagues*»). La parole divine suffit à juguler les forces chaotiques. Jonas aurait pu reprendre la proclamation du cantique d'Anne:

«YHWH fait mourir et fait vivre,
descendre aux enfers et en remonter» (2 S 2,6)

Cette symbolique, esquissée en Jon 1-2 donne toute sa consistance à la parabole de Jésus (Mt 12,39-41; 16,4) concernant sa Résurrection. Le rapprochement ne se fonde plus seulement sur la mention des trois jours. À l'instar de Jonas, Jésus descendra dans «la Mer de la mort» pour en remonter par sa Résurrection.

Conclusion

Dans l'Ancien Testament, la mer Méditerranée est donc d'abord un lieu géographique, une barrière et une frontière plus qu'un lieu d'échange et de communication. Un lieu qui, cependant, s'inscrit dans un cadre cosmogonique dont la vision n'a certes rien de bien scientifique, mais qui résonne encore de certaines connotations mythologiques anciennes. La Mer Méditerranée se fond ainsi avec l'Océan cosmique, ce qui lui confère une charge symbolique et en fait le lieu des forces de désintégration, de péché et de mort. Mais elle a perdu ses traits divins. Réduite à l'état de créature, elle reste soumise à l'emprise totale de YHWH qui peut donner à son fidèle-

le la grâce de la traverser sans encombre. De barrière, elle deviendra, dans le Nouveau Testament, un lieu d'échange et de communication, comme le montrent les voyages de St Paul. Elle servira à la diffusion du message de Jésus. Puisse-t-elle à jamais le rester et servir de trait d'union à tous les peuples qui l'entourent.